

# LE DEVOIR

Libre de penser

## Peindre et dessiner avec le bois

*Le peintre québécois Stéphane La Rue convertit ses nouveaux monochromes au bleu et au bois*

4 octobre 2014 | Marie-Ève Charron - *Collaboratrice* | Arts visuels



Photo: Guy L'Heureux  
Le diptyque Plonger (2014), par sa couleur et sa structure, évoque diverses images, dont la figure du double.

*Stéphane La Rue*

Aux galeries Roger Bellemare et Christian Lambert, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espaces 501 et 502. Jusqu'au 8 novembre.

Le travail de

Stéphane La Rue, dans cette récente production à laquelle les galeries Roger Bellemare et Christian Lambert dédient tous leurs espaces, compose comme jamais auparavant avec la volumétrie du bois. Par la préhension de son inhabituelle épaisseur, le carton d'invitation de l'exposition ne pouvait d'ailleurs que nous instruire sur ce paramètre formel autour duquel l'artiste a intensifié sa pratique.

Comme peintre minimaliste, faut-il le rappeler, La Rue a maintes fois dans ses oeuvres éprouvé sur les surfaces planes employées (toile brute, bois et papier) les capacités de la peinture ou du dessin à faire illusion en suggérant saillies, fentes et renforcements. Ce genre d'exercices formels a trouvé toute sa force d'évocation dans *Comme une image. Pour un ensemble* (2009), justement redéployée dans le voisinage de quelques oeuvres de Molinari à la Fondation

Molinari l'été dernier. En aplat à la poudre de graphite, les motifs irréguliers, mais le plus souvent angulaires, s'inscrivent dans la série sur de minces supports en bois dont ils dynamisent les surfaces.

L'artiste a aussi régulièrement étendu dans l'espace le volume physique de ses supports, que ce soit en exploitant l'épaisseur du châssis de la toile ou en pliant le papier pour des avancées volontaires. Dans les nouvelles oeuvres, il ne s'agit plus seulement de l'épaisseur du support, mais des variations à lui apporter tout comme à la coupe et au montage de la matière, du contreplaqué de merisier russe.

Plus qu'un simple support, le bois est alors affirmé dans sa dimension sculpturale et comme ingrédient prévalant dans l'oeuvre, tant pour les éléments graphiques que pour les faces colorées. Juxtaposées, les sections de bois dressent des lignes entre elles, les joints, et départagent de fines nuances de teintes avec lesquelles tranche franchement, dans certains cas, le blanc opaque de l'acrylique. Pour chaque surface de bois laissée vierge, en pourtour, la coupe peut différer, exposant le dessus plat ou les côtés en angle, qui permettent alors d'apprécier les couches de feuilles de contreplaqué. Les zones périphériques ainsi traitées confondent, puisqu'elles se présentent en un sens comme un cadre, un contour, mais servent également le contenu même de l'oeuvre.

De là, l'artiste a joué sur les paramètres pour en décliner des variations : épaisseur du support, orientation de l'angle de coupe, largeur des bandes latérales, contraste entre la picturalité et les méandres du bois, proportion des surfaces peintes et nues, et nombre d'éléments dans un ensemble. L'attention plus soutenue sur ces oeuvres survient quand le système présidant à leur réalisation dévie de la régularité qui s'était imposée à la compréhension.

### **Références en dialogue**

La série réserve ses atours les plus complexes dans des oeuvres travaillées avec de la teinture. En noir, cela fait résonner le souvenir des compositions au graphite. En bleu, de nouvelles perspectives s'ouvrent encore. Par sa couleur et sa structure, le diptyque *Plonger* s'enrichit de connotations diverses dont la figure du double, ou du reflet trompeur, constitue un exemple. La transparence de la teinture permet en plus d'intégrer dans l'image les veines du bois, qui parcourt de leurs lignes sinueuses le monochrome bleu rendu de ce fait encore plus envoûtant.

Une petite salle réunit d'ailleurs d'autres propositions en bleu où les effets de perspective sont notamment décuplés par des supports différemment chantournés. Une série de délicates aquarelles sur papier déchiré, datée de 2008 et révélée pour la première fois, informe quant à elle à rebours sur des préoccupations formelles secrétées par l'artiste depuis des années. Elle fait apparaître comment la plus récente production s'ourdissait dans ces bleus délavés et plus récemment aussi dans la série des aquarelles colorées sur papier plié de 2012. Un exemple en est justement tiré dans la première salle de l'exposition.

L'exposition cumule donc et met en dialogue les différents axes de recherche explorés par l'artiste au fil du temps autour de l'image qu'il a traitée en feuilleté (opacité et transparence des couches) et en volumétrie (réelle ou suggérée). C'est sans compter également les références toujours cultivées envers le langage de la musique jazz, entre autres, et l'histoire de la peinture abstraite minimaliste.

Pour cela aussi l'artiste ne manque pas ici d'honorer ses filiations. Dans une salle des plus dépouillées, il rend un hommage au peintre Fernand Leduc, décédé en 2014. À celui qui a été qualifié par plusieurs de peintre de la lumière, Stéphane La Rue dédie le plus sobre de ses diptyques, deux surfaces de bois nues s'animant de leur découpe et de la lumière seule.